

PRISE DE VOILE

Derrière les murs du cloître, épais et hauts comme des remparts, les grands arbres du jardin dressent leurs têtes touffues. Et, dans le calme de la belle soirée d'été, les feuillages endormis sous la douce clarté de la lune frémissent à peine, quand passé par intervalles un léger soufflé qui semble l'haleine mystérieuse de la nuit.

Or, dans la solitude profonde et le silence du jardin plein d'ombres transparentes, sous le dôme constellé des ramures entrelacées, une forme blanche passe lentement. Elle va d'un mouvement égal et paisible, si souple qu'il rend insensible le rythme de la marche, et qu'elle paraît glisser sur le sable des allées pailletées de tâches lumineuses, comme un vivant et sveltes fantôme. Et, prêtant toujours sa lente rêverie, elle est arrivée au pied du grand mur qui fait au jardin une inviolable ceinture de pierre, lorsque soudain elle s'arrête avec un cri d'effroi. Un homme vient de sauter dans l'allée, et se tient maintenant devant elle les bras croisés.

— Jean ! c'est vous... Vous ici... Quelle folie !

— C'est moi, en effet. Mais que parlez-vous de folie ? Je vous aime je veux vous voir. Vous êtes ici ; je viens. Est-il rien au monde de plus simple, et de plus raisonnable ?

— Mais comment venez-vous ? En escaladant les murs, comme ferait un voleur, en commettant un sacrilège, car ce lieu est sacré Jean, vous ne l'ignorez pas !

— Je l'ignore. Si une misérable idée s'est mise entre nous et prétend nous séparer à jamais, c'est assez que je m'y heurte sans que vous me demandiez de la respecter. La respecter ? Je ne veux même pas la reconnaître. Je la nie, entendez-vous ?

— Malheureux !... Et qu'êtes-vous venu faire ici ?

— Vous chercher.

— Pensez-vous m'emmener de force ?

— Peut-être.

— Allez-vous-en d'ici, Jean. Toute violence serait inutile. Et je ne saurais vous écouter plus longtemps sans crime. Un abîme infranchissable nous sépare. Adieu !

Elle fit trois pas pour se retirer. Il s'élança vers elle, lui saisit les deux poignets, presque brutalement, et la colla au mur, où pendait une échelle de corde.

Révoltée et tremblante, elle ne poussa pas un cri, ne dit pas un mot. Elle resta immobile, le regardant fixement.

Alors lui tombant à genoux, les mains jointes :

— Pardon, Marie, s'écria-t-il. Pardon ! Je suis fou, en effet, puisque j'ai osé porter la main sur toi ! Mais aussi, tu ne sais pas les supplices que j'endure. Ecoute-moi. Il faut que tu m'écoutes. Si tu ne sors pas d'ici avec moi, nous ne nous reverrons jamais. Eh bien, laisse moi te parler comme si nous allions mourir.

— Je n'ai pas trente ans, et il y a déjà quinze années que je t'aime. Nous avons grandi côte à côte, Marie. Ton père et ta mère étant morts, les miens te prirent avec eux, et tu devins ma sœur. Je me rappelle encore le jour où l'on t'apporta, toute frêle et mignonne, comme un chérubin dans un nid de dentelles. Tu avais deux ans, moi douze, et je t'adorais tout de suite, et la première chose que je fis, ce fut de baiser tes jolies petits pieds nus. Tu grandis avec moi, jusqu'au jour où je dus quitter la maison pour apprendre le métier d'homme. Mais une fois par an, je te revoyais, sœur chérie, pendant quelques semaines trop courtes. Puis on te mit au couvent. Tu n'étais plus tout à fait une enfant alors, et je m'aperçus que je t'aimais non plus en frère, mais fiancé.

— Fiancé ? Nous le fûmes, en effet, ne t'en souviens-tu pas ? Ne te rappelles-tu pas qu'un soir, un soir d'été comme celui-ci, plein d'étoiles, tu penchas ta tête sur mon épaule et que mes lèvres s'appuyèrent sur ton front ? Oh, Marie, est-il possible qu'il existe pour nous autre chose que le souvenir de ce serment échangé ? J'ai quitté la France pendant deux ans, voulant apprendre le monde, devenir un homme pour être digne de te posséder. Je suis parti, confiant à la parole dite, ne pensant qu'à toi, ton image emplissant mes yeux... Je te retrouve ici, derrière les murs de ce cloître, à

la veille de prononcer les vœux suprêmes ! Car c'est demain, n'est-ce pas ? demain, dans quelque heures, que l'acte terrible doit être consommé ?.....

— Ah ! tu parlais tout à l'heure de sacrilège. Eh bien, en est-il un pire que celui-là ? Comment, cet attentat monstrueux à ta jeunesse, à ta beauté ne te semble pas le plus odieux des crimes ! Tu ne comprends pas que la vie est là qui t'appelle, la vie, entends-tu bien ce mot ? la vie, c'est-à-dire tous les parfums, toutes les lumières, toutes les joies, les douleurs, aussi, peut-être, mais illuminées par le sourire du courage, et l'amour et les divines tendresses qui font le cœur assez grand pour que tout le bleu du ciel y puisse entrer. Voilà ce que la vie t'offrait, à toi, et ce que tu as refusé ?

— Pourquoi ?

— Tu te tais ? Je veux le savoir, pourtant. Il n'est pas possible que tu te suicides, sans que je sache pourquoi tu refuses de vivre.

— Aimes-tu un autre homme que moi ? Est-ce pour ne pas trahir ton serment que tu t'es ainsi condamnée, te disant : La mort n'est pas une trahison ? Si c'est cela, parle, et tout est dit. Je te rendra ta parole et je te jure que je ne me tuera pas. Je t'aime assez pour vivre de la seule pensée que tu seras heureuse, même sans moi. Tu secoue la tête ? Ce que je suppose est faux ? Je te crois. L'heure où nous sommes n'est pas celle des vaines feintes. Je sais que tu ne me mens pas.

— Alors d'où vient que tu te réfugies dans la mort ? D'où vient que tu veux sceller sur cette tombe ?

— Ecoute, j'ai peur, maintenant ! J'ai peur de l'ennemi qui se pressent devant moi ; car un homme est impuissant contre un fantôme. Si le pectre que je redoute a mis sur toi sa main glacée c'en est fait, je suis vaincu et tu es bien perdue. Est-il vrai que tu te sois dit : " Je suis jeune, je suis belle, je suis aimée ; tant mieux, car plus je possède de biens enviés, plus j'aurai de sacrifice miratoires à faire sur l'autel du renoncement. Ma jeunesse se desséchera dans les interminables prières, et s'usera sur les dalles froides des chapelles sans écho. Ma beauté se fanera comme une fleur coupée, mes yeux s'éteindront, mes lèvres paliront, et je n'aurai plus ni voix ni regard. Celui dont je suis aimée se consumera dans l'angoisse désespérée d'un regret stérile. Tant mieux, plus je fais de ruines, plus je cause de tortures, plus je me conforme à la volonté divine, plus je me rapproche du ciel où tentent mes uniques vœux ? " Est-ce là ce que tu t'es dit ? Est-ce là ce que tu penses ? J'en ai peur, car tu ne me dis pas non ; car en plongeant mon regard dans tes yeux impassibles, je crois y trouver la sérénité caustellée du mystique dédain pour qui le monde n'existe plus !..

— Alors, je comprends que tout est fini. Et il ne peut plus rester en moi qu'un regret, que le grondement d'une rage impuissante.....

— Tu t'indignes ? Je n'essaie même plus de te prouver que tu as tort. Je te dis ceci seulement, et ce sont mes suprêmes paroles. Et fasse Dieu, qu'une suprême lueur de raison éclaire en ce moment, ton esprit ! Veux-tu fuir ? Fuir avec moi vers ce monde qui te tend les mains, vers cette vie qui t'appelle, vers cette amitié qui t'appelle, vers cet amour qui sanglote en répétant ton nom. Tout est prêt pour que nous partions ensemble. Viens, je t'entraîne dans mes bras ! Tout est oublié, et l'aurore de demain aura effacé le passé comme un mauvais rêve. Viens, Marie, par pitié pour moi, pour toi-même !.....

— Tu refuses ? Adieu donc. Mais sache bien ceci, cruelle et folle enfant, que ton refus est l'arrêt de ma mort comme de la tienne, et que demain, à l'heure précise où tu prononceras tes vœux, je me tuerai !

Dans la chapelle du couvent, noyée d'ombre et parfumée d'encens, Marie est étendue sur les dalles les bras en croix, la face contre terre, tandis que derrière les grilles qui la séparent du monde une foule élégante se presse, muette, recueillie, presque gravement peut-être, car plus d'un amoureux de dentelles s'appuie sur